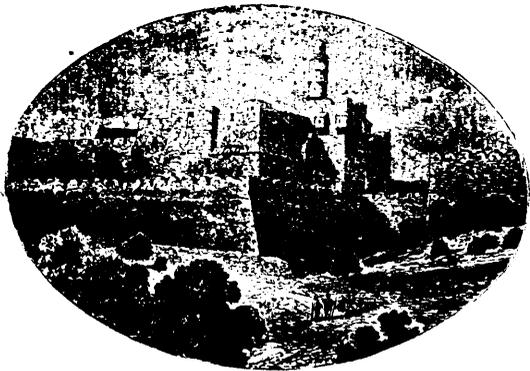


parvins à me dévisser de ma selle turque; il fut plus facile d'en détacher ma valise, placée en porte-manteau; et, au bout de cinq minutes, j'étais en possession d'une chambre, très confortable, me préparant à paraître autant que possible à mon avantage, à la table d'hôte dont l'heure, par bonheur approchait, car je mourais de faim.

Tout allait donc à souhait, et ce fut le cœur presque aussi léger que l'estomac que je parus à la table d'hôte.

D'un coup d'œil, je pus m'assurer que l'élément anglais y dominait dans une proportion énorme, mais cela n'était pas pour me surprendre, les enfants d'Albion encombraient littéralement toutes les avenues, les ruelles et surtout les hôtels en Egypte d'où je venais. Du reste, il se présentait bien peu d'encombrements à la surface du globe où les Anglais n'ont la plus grosse part; c'est un inconvénient auquel il faut se résigner, n'y pouvant rien. Je me trouvais précisément à table au beau milieu d'un lot anglais, le siège que je m'étais approprié ayant été laissé comme une sorte de barrière entre deux groupes liés intimement ju-que-là, et qui s'étaient brouillés à mort le jour même, au cours d'une excursion dans la vallée de Josaphat. Je ne pouvais pas deviner cela, naturellement.



Porte de Jatta à Jérusalem.

Les conversations en anglais, étant les plus bruyantes, frappèrent seule mes oreilles. La plupart avait trait à des incidents de promenades exécutées les jours précédents, à des remarques faites pendant les visites aux Lieux saints. Ces remarques étaient, au reste, uniformément désohlégantes pour les cérémonies du culte des catholiques d'Orient et d'Occident, ces idolâtres ridicules, au jugement des protestants anglais, entièrement dégagés, comme on sait, de toute superstition et de tout fanatisme.

Ce milieu, dans l'état d'esprit où je me trouvais, ne m'offrait pas de séduction suffisante pour me retenir bien longtemps. Fatigué et repu, je me retirai de bonne heure. Une bonne nuit est raison de ma fatigue et des idées noires que le sot bavardage des touristes anglais avait fait naître. Je me levai frais et dispos, résolu à profiter de cette première journée de mon séjour à Jérusalem, une journée splendide, pour commencer, sous la direction du drogman, l'exploration de la Ville Sainte.

PHILIPPE CANTEMARCHE.

(A suivre)

UNE CHASSE AUX MORSES

Un vieux matelot me parla en ces termes : — Vous n'êtes pas, monsieur, sans avoir entendu parler des aventures sans pareilles du navire américain, le *Polaris*, commandé par le capitaine Hall et envoyé dans les mers polaires, à la recherche du capitaine Franklin.

Vous vous souvenez que le *Polaris*, après un brillant voyage, perdit son capitaine, qui mourut sur le rivage de la baie Polaris, qu'il venait de découvrir et de baptiser.

J'avais l'honneur de faire partie de cette expédition, et notre navire, enfermé dans les glaces dut attendre la débâcle jusqu'au mois d'août 1872, avant de tenter son retour.

Au moment où il venait de reprendre sa route vers le sud, il fut arrêté par des amoncellements

de glaces qui l'emprisonnèrent et, le 15 octobre suivant, il reçut le coup de l'éclier d'un immense iceberg qui menaçait de le couler bas.

Le nouveau capitaine, M. Budington, en eut si peur qu'il ordonna au lieutenant Tyron d'opérer le débarquement sur la glace des provisions qu'il serait possible d'arracher aux flancs du navire avant son engloutissement. Je faisais partie des hommes chargés de cette besogne.

Nous étions ainsi débarqués dix-huit matelots et deux Esquimaux avec leurs femmes et cinq enfants, quand un glaçon brisa l'amarrage qui nous liait au *Polaris* et que, tandis que le navire était emporté d'un côté, nous étions entraînés d'autre, sur un glaçon dénué, sans provisions et sans munitions.

Ce voyage a duré cent quatre-vingt-dix sept ours. Il a été raconté trop de fois pour que j'en recommence le récit, mais ce que je tiens à vous dire, monsieur, c'est que nous tous, y compris le lieutenant Tyron qui partageait notre sort, nous n'avons dû notre salut qu'à nos deux compagnons esquimaux, Hans et Joë. Vous devez comprendre si j'ai gardé d'eux un bon souvenir!

Or, monsieur, devinez qui je viens de rencontrer dans ce chien de pays de glace où vous m'avez amené! C'est mon vieux camarade Hans qui commande une bande de ses compatriotes et qui m'a proposé de faire partie d'une chasse qu'ils organisent. Cela vous plairait-il d'en être?

— J'accepte, sans hésiter, m'écriai-je, doublement heureux de faire connaissance avec une tribu d'Esquimaux et avec Joë, ce modeste héros, dont je connaissais depuis longtemps l'épopée qui n'a certainement pas sa pareille dans les annales du monde entier. Mais qu'allons-nous chasser? demandai-je. La baleine, les phoques, les vaches marines ou les loutres de mer?

— Mieux que cela, monsieur, nous allons chasser les morses et ça chauffera!

Je suivis mon brave Henri, non sans nous être munis tous deux de nos meilleures armes et les avoir fourbées avec soin.

Nous ne tardâmes pas à rencontrer les chasseurs au nombre d'une cinquantaine. Ils nous attendaient près d'une plage couverte de neige que nous apercevions facilement de l'anse où nous montâmes sans nous faire prier sur un des deux bateaux plats que nos compagnons de chasse muniés avec une incomparable adresse et appellent des *oumniaks*.

Notre barque s'avança la première vers la plage tachée de points noirs qui étaient autant de morses couchés et somnolents.

Quelques-uns de ces animaux, pourtant, veillaient, et, voyant s'approcher l'ennemi, prévinrent leurs camarades du danger qui les menaçait.

Ce signal était tardif, car une double détonation se fit entendre : c'était mon matelot Henri qui, suivant mon exemple, venait d'adresser aux monstres marins une balle à pointe d'acier. Le troupeau, effrayé, se précipita vers le rivage et se plongea dans la mer.

Deux bêtes avaient été atteintes et restèrent sur la surface de l'eau, luttant contre la douleur.

Alors commença une scène impossible à décrire :

Tous les morses d'abord disparus, remontèrent à la surface de l'eau et viurent entourer les animaux blessés.

Tous alors poussèrent avec ensemble un cri sauvage et épouvantable. A cet appel, nous vîmes accourir de tous les points de la côte des centaines de morses, la tête relevée, leurs défenses pointues en avant, nageant de toute la force de leurs muscles et venant se ranger autour des canots comme s'ils avaient résolu d'en faire le siège.

Henri et moi nous nous empressâmes de recharger nos armes. Quand à Joë, sans s'émouvoir de la multitude de nos ennemis qui rendaient la surface de la mer toute noire, il vint se placer à la tête du bateau, son harpon à la main.

Six engins de même sorte étaient placés sur le bateau, et un des rameurs était venu silencieusement se ranger auprès de chacun d'eux et saisit dans sa main le fer meurtrier.

Il fut bien évident que les animaux, malgré cet appareil redoutable, avaient résolu de percer de leurs défenses le plat-bord de l'embarcation et de le couler bas.

Nous mêmes les ennemis en joue et, en même

temps, sur un signal du chef, les sept harpons partirent à la fois et allèrent s'enfoncer profondément chacun dans les chairs d'un des assallants. Les bêtes frappées disparurent en plongeant et furent bien ôt retenues par la corde tendue.

Henri lâcha son coup de feu, et un hurlement plaintif vint témoigner de son adresse. J'allais l'imiter, quand je vis qu'un des bateaux était sérieusement attaqué. Un morse énorme avait enfoncé ses défenses dans le plat-bord et s'efforçait de grimper à l'assaut, tandis que les Esquimaux frappaient sur son crâne à grands coups redoublés de lance. Je le mis en joue et je lâchai la détente.

Le morse, la tête traversée par le projectile, ouvrit la gueule d'une façon démesurée, poussa un rugissement féroce, puis coula bas comme un bloc de plomb.

A cet instant, une autre bête monstrueuse, la plus énorme du troupeau et dont les défenses avaient un mètre de longueur au moins, traversa l'armée ennemie, et, nageant sur nous, ouvrait une gueule béante et mugissait avec furie.

Les fusils actuels ne sont pas longs à recharger, je m'appêtais à repousser ce nouvel agresseur, quand je vis le chef de notre bateau saisir l'arme d'Henri et mettre le monstre en joue.

Au moment où l'énorme bête, élevant la tête au-dessus du canot, allait s'abattre sur le plat-bord, une détonation se fit entendre et le morse, frappé en pleine gueule, fut tué sur le coup et coula à son tour comme une pierre.

Ce fut la fin de la bataille. Les morses, saisis d'une peur subite, plongèrent soudain en faisant rejaillir à grand bruit les eaux à l'entour d'eux. Quand ils remontèrent, ils beuglaient encore, mais ils étaient déjà à quelque distance et gagnaient le large de toute leur vitesse.

C'est ainsi que j'eus l'honneur de retrouver pour la première fois, avec Hans, le héros du *Polaris*.

JULES GROS.

LA MODE PRATIQUE

MODES NOUVELLES

Les accessoires. — Je commence par répondre à une de mes gracieuses lectrices au sujet des écharpes dont la mode revient : — Oui, on les fera absolument droites, genre Directoire, et en toutes étoffes, en dentelle, en mousseline, en tissu pareil à la robe, en tout ce qu'on voudra.

Le bon va garder aussi sa vogue pour la demi saison et les jours frais. Naturellement il n'est plus en fourrure, mais en plume, ou encore en dentelle, et alors terminé par un motif de jais.

Le succès du jour est le corsage de soie souple, suahou *merveilleux*, façon froncée ou à plis de lingerie. Les jupons de dessous en taffetas glaces, volants découpés, aux ressorts faisant tournure, sont très prisés. Du reste, le juponage consiste de plus en plus en aciers mis dans les robes mêmes, plutôt qu'en tournures séparées.

Le goût des soieries anciennes s'étend à tout, jusqu'aux modèles d'appartement. On en confectionne aussi des capuchons "bonne-femme", bordés de hautes dentelles pour servir de soirée.

Les tabliers pour dames et jeunes filles demeurent un coquet accessoire, aussi bien en cotonnade de fantaisie qu'en soie. La forme nouvelle est à bretelles avec une seule poche, genre sac, devant.

Les plissés rabattus auront peut-être raison, quand va venir la chaleur, des cols droits contre lesquels ils luttent depuis un an.

La montre, établie maintenant à des prix fort bas, se met partout : au poignet, dans un bracelet de cuir pour le voyage, dans la poignée de l'en-tou-s-cas, au coin du carnet ou du porte-cartes, etc.

La mode permet à présent de sortir avec son parapluie dans le fourreau. Il y a donc économie à mettre de côté soigneusement ce dernier, pour s'en servir seulement lorsque le parapluie commence à se faner, et prolonger ainsi son apparence de fraîcheur.

Voici bientôt le temps des premières communions. Il n'y a pas d'intérêt à dépenser beaucoup pour la toilette des enfants, qui servira peu. Il faut prendre les vêtements longs et larges en prévision du renouvellement.

COUSINE JEANNE.

Entre médecins "Diable, vous êtes fortement enrhumé, mon cher collègue! Il faudra soigner ça." "C'est vrai, je me suis laissé pincer. Je tousse comme un éléphant!"